CHAPITRE XIII.

1. Page 129. — *Qui s'attend à l'écuelle d'autrui dîne souvent par cœur*, dit un proverbe français. *Si quieres ser bien servido*, dit un autre proverbe espagnol, *servite tu mismo; a lo que puedes solo, no esperes à otro.* La société, selon Chamfort, se compose de deux grandes classes d'individus : ceux qui ont plus de dîners que d'appétit, c'est le plus petit nombre; et ceux qui ont plus d'appétit que de dîners, c'est le plus grand.

2. Page 131. — Jamais mendiant ne mourut de faim en Espagne; on faisait chaque jour à tous les couvents de copieuses distributions de soupe, dont chaque passant affamé pouvait prendre sa part sans un certificat d'indigence. Les mendiants de profession, enrichis par les aumônes qu'ils demandaient au nom de Dieu, et qu'aucune âme dévote ne pouvait refuser, laissaient volontiers leur part de soupe à de plus misérables, et l'on voyait à la porte des couvents, à l'heure des distributions, plus d'étudiants ruinés, de filous maladroits et de chevaliers peu industrieux, que de véritables pauvres.

3. Page 131. — Textuellement *real de barato.* On appelait *barato*, en style de maison de jeu, ce que chaque joueur donnait sur son gain au spectateur placé près de lui, en récompense de quelques petits soins, de quelques conseils et surtout de ses félicitations.

4. Page 135. — *Blanc* était le nom de deux très petites monnaies espagnoles valant, l'une un demi-maravédi, c'est-à-dire la soixante-sixième partie du réal de veillon, un peu moins d'un denier de France; l'autre, la douzième partie du réal, ou cinq deniers.

L'ancienne monnaie française portant le même nom avait la même valeur que cette dernière.

CHAPITRE XIV.

1. Page 138. — Jargon de bohême, *germania;* c'est le nom de ce langage sans origine, qui prend dans tous les pays le même rang honteux, et qui hante en Espagne, en France et ailleurs, les tripots, les francs tapis et les lieux de bas étage : l'argot.

2. Page 141. On appelait poires à poudre des manches fort larges à l'épaule, et se terminant en pointe au poignet.

3. Page 142. — Les Espagnols traduisent *se moucher* par *sonarse*, expression d'une naïveté tout à fait primitive, et dont je n'ai pas besoin de faire comprendre l'onomatopée.

Sonar signifie sonner, résonner, faire du bruit, éclater; *sonarse*, se sonner, se tirer du son.

CHAPITRE XV.

1. Page 146. — Bosco, le Callot espagnol.

2. Page 155. — Il y a ici une faute de typographie : il faut lire *Antigua*. L'*Antigua* est l'église métropolitaine de Valladolid. On n'ignore pas qu'il y avait dans les églises d'immenses caveaux où étaient déposés, comme dans les fosses communes des cimetières, les cercueils des morts appartenant à la classe moyenne.

CHAPITRE XVI.

1. Page 162. — On peut comparer l'université de Siguenza à quelqu'un de ces pensionnats de nos jours, qui portent sur un écriteau doré le titre pompeux d'*institution*, et qui comptent, dans les grandes occasions, cinq élèves pensionnaires et trois externes. Les écrivains du siècle où vivait Quevedo avaient un grand faible pour les plaisanteries de ce genre, et leur verve railleuse s'est maintes fois exercée sur le compte des universités *mineures* d'Espagne. Le bon curé Pero Perez, voisin et ami de don Quichotte, desservant de l'humble paroisse d'Argamasilla, dans la Manche, portait le titre de licencié en l'université de Siguenza; le docteur Pedro Recio de Tirteafuera, médecin *insulaire et gouvernemental*, attaché à la personne de Sancho Panza, avait reçu ses degrés en l'université d'Osuna; Lope de Vega lui-même publia quelques poésies burlesques, entre autres la célèbre *Gatomaquia*, sous le pseudonyme de Tome de Burguillos, docteur gradué à Oñate.

2. Page 162. — La science des *ensalmos* ou oraisons était une science importante dans laquelle prenaient des degrés toutes les duègnes, tous les mendiants, et dont les aveugles étaient les plus célèbres adeptes. Il y en avait pour tous les maux, pour toutes les affections, et leur succès était infaillible si elles étaient récitées avec componction, d'une voix grave et posée. L'oraison à sainte Apolline

était, entre toutes, d'une puissante efficacité, et dissipait à l'instant la rage de dents la plus opiniâtre ; le savant bachelier Samson Carrasco la conseilla à la gouvernante de don Quichotte ; et Célestine, portant un message d'amour, s'introduisit chez une jeune fille sous prétexte d'en demander copie. L'aveugle qui fit l'éducation de Lazarille de Tormes était un recueil vivant d'*ensalmos :* il en savait *cent et tant;* enfin, Pedro de Urdemalas, le héros d'une comédie de Cervantès, disait en passant en revue les plus célèbres :

Se la del anima sola,
Se la de san Pancracio,
La de san Quirce y Acacio;
Se la de los sabanones,
La de curar tericia
Y resolver lamparones.

Je sais celle de l'âme seule,
La prière de saint Pancrace,
De saint Quirce et de saint Acace ;
Celle qui guérit l'engelure,
Celle qui guérit la jaunisse
Et qui sèche les écrouelles.

Le savant P. Feijoo s'est donné la peine de prouver, dans son *Teatro critico universal*, que les *ensalmos*, les oraisons, les paroles, n'étaient d'aucune efficacité, et que les empiriques ou *saludadores*, qui en faisaient usage, ne méritaient aucune confiance.

3. Page 163. — Voici la quatrième fois au moins que Quevedo répète cette plaisanterie ; ce n'est pas la dernière. Je respecte cette petite incorrection : elle pourra servir de note à consulter sur les préférences de notre auteur.

4. Page 166. — L'ermite retiré dans les montagnes d'Alcala est une plaisanterie dont je n'ai pu trouver l'explication. Il n'y a point de montagnes autour d'Alcala, et partant point d'ermites.

CHAPITRE XVII.

1. Page 170. — *Anguillade.* Voir la note 3 du chapitre V.

2. Page 171. — Il est nécessaire ici de donner le texte, et non la traduction littérale : — *Decia que estava preso por cosas de ayre : y asi sospeche yo que era por algunos fuelles, chirimias, o albanillos : y a los que le preguntavan si era por algo desto, respondia que no, sino por pecados de atras, y pense que por cosas viejas queria decir, y al fin averigué que por puto..... Traiamos, todos con carlancas làs traseras, como mastines, y no avia quien osase venteosar, de miedo de acordarle donde tenia las assentaderas.*

3. Page 174. — Le réal de huit, *real de à ocho*, valait huit réaux d'argent, 2 francs.

4. Page 176. — *Aposentador*, fourrier, maréchal des logis, titre d'un employé de palais, de couvent ou d'hôpital, chargé d'assigner les logements.

5. Page 176. — *Aspa de san Andres:* croix d'étoffe rouge, ayant la forme de la croix de Saint-André, dont l'Inquisition décorait le costume de cérémonie des victimes de ses *autos de fé*. Ce costume se composait déjà du *coroza*, ou mitre, dont j'ai parlé, et du *san benito*, ample robe en toile peinte, couverte de figures hideuses, de flammes et de démons.

6. Page 176 (alinéa, avant la dernière ligne). — N'ai-je pas dit que tout le monde se mêlait d'avoir des titres avec lettres d'or? Voici Pablo issu, de sa propre autorité, *de casa y solar montañes* (*Voir* la note 2 du chapitre XII).

7. Page 177. — Voir, sur ce même sujet, l'appareil du châtiment, la note 2 du chapitre I^er^.

CHAPITRE XVIII.

1. Page 178. — Lorsqu'on était superstitieux en France, on avait grand soin, si quelqu'un éternuait, de lui dire tout aussitôt: « Dieu vous bénisse. » Faute de ce souhait, le diable, qui en ce temps-là rôdait toujours autour des pauvres chrétiens, s'emparait incontinent de l'éternueur. Plus tard, les esprits devenant plus forts, la politesse remplaça la superstition, et on se contenta de saluer. Aujourd'hui, superstition et politesse, on est au-dessus de tous ces préjugés; on entend si souvent éternuer qu'on ne s'en inquiète plus, on ne dit plus : « Dieu vous bénisse. »

En Espagne, on en est resté aux préjugés; celui qui nous occupe est de vieille date, et n'en est pas moins très répandu encore aujourd'hui. Les vieilles femmes de la Manche disent que, lorsque le diable transporta Jésus-Christ sur la montagne, le Fils de Dieu bâilla. Le diable fit un mouvement pour s'introduire par l'ouverture, et c'en était fini du Sauveur, s'il n'eût fait précipitamment, en travers de sa bouche, un signe de croix, et ce signe de croix mit en fuite le tentateur.

2. Page 181. — Il fallait, en effet, que ce pain fût bien dur; mais e médisant, d'ordinaire, ne s'arrête pas pour si peu. Si, comme le

See last page seq.

plus nombreux après ceux de Lope de Vega. On cite de lui la comédie du *Siège de Mons par le duc d'Albe*, et *Trois femmes en une*. (F. Guerra.)

4. Page 217. — *Alonsete*, diminutif familier et affectueux d'Alonso.

5. Page 217. — Pinedo, Sanchez et Moralès étaient des acteurs célèbres de ce temps-là. On a dit et on dit le divin Moralès.

6. Page 218. — Voir la note du chapitre IX, n. 3, sur les comédies divines.

7. Page 220. — Il semble que Quevedo, en approchant de la fin de son livre, ait voulu faire, non plus un récit, mais un recueil de portraits. Nous retrouvons ainsi à la file, rattachés entre eux par une action qui marche à petits pas, *les types* du chevalier d'industrie, du mendiant, de l'escroc, du comédien, de la nonne, du sacripant, du poète dramatique, etc. C'était par là surtout qu'excellait Quevedo : il peignait et décrivait à ravir ; et, lassé de raconter toujours, il s'est livré souvent à son genre favori. Ces portraits sont autant de curieux tableaux des mœurs et des usages du temps ; ils sont traités avec cette verve, cette finesse, cette originalité sans pareille, qui font de Quevedo un écrivain inimitable. Il est fâcheux seulement que le passage de l'un à l'autre soit traité aussi légèrement. Ici, l'action languit ; ailleurs, elle va trop vite ; et, dans ce chapitre surtout, à peine Pablo a-t-il quitté ses comédiens, qu'il est en correspondance suivie avec une nonne, sans que l'auteur ait daigné nous apprendre l'origine et les premiers pas de cette intrigue. En osant ici critiquer la manière de l'auteur, et lui reprocher peut-être un peu d'abandon, je n'ai pas le droit de le corriger et de mettre à la place de ce qui est ce qui me semble devoir être. L'imagination du lecteur peut suppléer à ce qui manque.

8. Page 222. — Certain proverbe prouve que les intrigues du genre de celle de Pablo sont fort communes en Espagne, et que l'opinion de la jeunesse galante est formée depuis longtemps à l'endroit de la constance des nonnains. Je transcris le proverbe dans toute sa naïveté ; mais le respect que j'ai pour la décence me fait un devoir de ne pas le traduire en entier.

Amor de monja, y fuego de estopa y viento de culo, todo es uno.

Amour de nonne, feu d'étoupe et vent de..... c'est tout un.

rent à rire. Je devins tout rouge — ſi Dieu m'en avait gardé ! — et au même inſtant l'un d'eux, qui était auprès de moi, porta les mains à ſon nez et s'éloignant : « Il faut, dit-il, reſſuſciter ce Lazare, tant il ſent mauvais. » Et là-deſſus tous s'éloignèrent en ſe bouchant le nez. Moi, qui penſais me tirer d'affaire, je mis auſſi mes mains à mon nez en diſant : « — Vous avez raiſon, cela ſent fort mauvais. » Cela les fit rire, mais ils continuèrent; ils étaient réunis près de cent. Ils ſe mirent à renifler, à ſonner de la gorge, à touſſer, et au mouvement des bouches, je vis qu'il ſe préparait des crachats. A ce moment, un mauvais gamin catarrheux me prit pour but d'un crachat terrible, en diſant : « Voilà le mien. » Moi qui alors me vis perdu, je m'écriai : « Je jure Dieu que tu me la... » J'allais achever; mais la pluie qui tomba ſur moi fut telle, que je ne pus compléter ma phraſe. Je m'étais couvert la figure avec ma cape; tous tiraient ſur moi, et il faut voir comme ils pointaient bien ! J'étais comme une neige des pieds à la tête. Un autre drôle, voyant que j'étais couvert et que je n'avais rien à la figure, accourut à moi, diſant d'un air de grande colère : « Aſſez, ne le tuez pas! A la manière dont on me traitait, je croyais bien, en effet, que j'allais mourir. Je me démaſquai pour voir qui parlait, et au même inſtant, celui qui était intervenu m'appliqua ſon crachat entre les deux yeux.

Vous comprendrez mes angoiſſes ; la bande infernale pouſſa un cri étourdiſſant, et moi, en recevant tout ce que leurs eſtomacs m'envoyèrent, je me dis que, par horreur des médecins et des apothicaires, ils attendaient les nouveaux pour ſe purger.

Ils voulurent enſuite me donner des coups de poing dans le dos, mais ils n'en trouvèrent pas la place, à moins de ſe mettre aux mains la moitié de l'huile de ma cape

plus vilains métiers, y compris la magie blanche et la sorcellerie. Célestine est l'héroïne populaire de l'un des livres les plus remarquables de l'ancienne littérature espagnole (1492). Drame et roman tout à la fois, ce livre est considéré comme le point de départ et le modèle de tout ce que l'Espagne a produit dans l'art dramatique. Le portrait de l'hôtesse de don Pablo est évidemment calqué sur ce type célèbre, et sur le récit original et hardi que fait le page Parmeno à son maître Calixte, au premier acte de la tragi-comédie de la *Célestine.*

4. Page 209. — *Maquerelle.* Mercure était le favori de Jupiter; pour le compte des dieux, il portait des billets doux, des dépêches à domicile, et transmettait des messages de vive voix. Lorsque sur terre quelques humains essayèrent du métier fort lucratif du messager galant de l'Olympe, ils se placèrent sous son invocation et prirent son nom pour titre générique de leur corporation; par respect toutefois, ils y mirent un diminutif, et de Mercure firent *mercureau.* Peu à peu, par corruption, *mercureau* devint *maquereau,* dont le féminin indique la profession de l'hôtesse de Pablo.

Cette étymologie est donnée par l'annotateur de Rabelais (édition d'Amsterdam, 1711). Voici maintenant celle qui a été recueillie par Delamare (*Traité de la police,* 1705) :

« Il y a des auteurs qui croient que ce mot vient de l'hébreu *machar,* qui signifie vendre, parce que c'est le métier de ces malheureux de séduire et de vendre des filles. » D'autres le font dériver d'*aquarius* ou d'*aquariolus,* parce que chez les Romains les porteurs d'eau se mêlaient ordinairement à ces intrigues de débauche, et en étaient les messagers suspects, par l'entrée qu'ils avaient tous les jours dans les maisons et dans les bains publics. Ainsi, ceux qui sont pour cette étymologie prétendent que d'*aquariolus,* en y ajoutant un *m,* nous avons fait *maquariolus,* et que de là s'est formé le nom de *maquereau.* Il y en a enfin qui le tirent du latin *macalarellus,* parce que, dans les anciennes comédies, les proxénètes d'intrigues d'amour étaient toujours vêtus d'habits de diverses couleurs. Ils ajoutent, pour confirmer cette opinion, que ce nom n'a été donné à l'un de nos poissons de mer que parce qu'il est bigarré de couleurs différentes sur le dos.»

5. Page 209. — Allusion au châtiment réservé à la vieille et à celles de son métier; voir nos premières notes sur le *coroza,* la mitre et l'emplumage.

CHAPITRE XXII.

1. Page 215. — *Autor*, ce mot ne vient pas du latin *auctor*, mais de l'espagnol *auto*, acte, représentation; il signifie seulement directeur d'une troupe ambulante. On désignait par le terme générique de *poètes* ceux qui composaient les actes sacramentels, les comédies divines ou les farces populaires exécutées par les comédiens. Ceux-ci étaient nommés *representantes* ou *farsantes*. Les directeurs (*autores*) composaient assez ordinairement les pièces de leurs répertoires. C'est ainsi que Lope de Rueda, qui créa le théâtre populaire espagnol, et qui le premier introduisit sur la scène des sujets profanes et des tableaux de mœurs, fut d'abord *representante*, puis *autor* et enfin *poète*.

2. Page 216. — Ce mot a été bien souvent cité, employé ou commenté par nos écrivains modernes sans qu'ils en connussent la véritable origine. On l'a attribué à Alfred de Musset, qui l'a mis à la fin de quelques-unes de ses poésies; à M. Mérimée, l'ingénieux inventeur du théâtre de Clara Gazul; à un feuilletoniste qui terminait toutes ses nouvelles *moyen âge* par le : *Pardonnez les fautes.*

C'était la formule invariable adoptée par les poètes espagnols, aux seizième et dix-septième siècles; Calderon, entre tous, n'a pas fait représenter une pièce sans qu'un des interlocuteurs, venant annoncer au public qu'elle était finie, ne lui demandât pardon des fautes de l'auteur. En même temps que cette formule, l'usage s'était introduit de faire répéter le titre parmi les dernières répliques de la pièce, ce qui se faisait même quelquefois à la fin de chaque journée ou acte.

Voyez pour exemple la charmante comédie de Calderon : *Il ne faut pas toujours caver au pire.* Dernière scène : « Quoi qu'en dise l'expérience, il ne faut pas toujours caver au pire; pardonnez nos fautes nombreuses. » L'*Alcade de Zalamea* : « Ici finit cette comédie; pardonnez les fautes de l'auteur. »

3. Page 216. — « Il n'y avait dans le principe, dit Pablo, d'autre comédies que celle du bon *Lope de Vega* et de *Ramon*. »

Fr. Alonso Ramon était un homme de grand savoir, fort estimé parmi les écrivains et les poètes contemporains de Quevedo. Antonio Navarro le nomme *maestro Ramon el sacerdote;* Cervantès le qualifie *el doctor Ramon*, et affirme que ses écrits étaient les

serpent de La Fontaine, il rencontre une lime, il n'est point assez sot pour y user ses dents; un peu d'eau suffit.

Si le pain du Catalan est trop dur, le médisant se gardera d'y mordre, et le Catalan est bien niais si, plutôt que de se rompre les dents, il n'emploie pas le petit moyen du serpent contre la lime.

CHAPITRE XIX.

1. Page 184. — Greffier se dit en espagnol *escriban* et *escribano*, scribe se traduit par *escriba;* de là, un jeu de mots que je n'ai pu rendre complètement.

Le mot *scribe* se disait primitivement, chez les Juifs et chez les Romains, des docteurs chargés de l'interprétation de la loi. Plus tard, il est devenu le synonyme d'écrivain, de greffier, de secrétaire, de praticien. Il s'applique aujourd'hui à tout ce qui tient la plume et surtout à ce qui la tient mal.

2. Page 190. — Les trois pages qu'on vient de lire ne font point partie de l'original; mais elles appartiennent à Quevedo. Elles sont traduites d'une lettre adressée, sous le titre de *Carta de las calidades de un matrimonio*, à dona Antonia de Silva y Mendoza, duchesse de Lerma, qui voulait marier notre auteur. On retrouve dans cette lettre, comme dans presque tous les écrits de Quevedo, cette verve plaisante et originale qui le déborde, même lorsqu'il veut être sérieux, même lorsqu'il affecte des pensées philosophiques, même lorsque la haute position de la personne à laquelle il s'adresse exige le respect et impose une extrême réserve.

En traduisant le chapitre du *Buscon* auquel se rapporte cette note, je n'ai pu résister au désir d'y placer la lettre à la duchesse de Lerma; elle est tout à fait dans le caractère du livre et dans celui du héros.

3. Page 193. — *La Casa del campo*, maison des champs, est un joli palais dépendant des biens de la couronne d'Espagne, et situé au pied du palais royal de Madrid, sur l'autre rive du Manzanarès Il est entouré de magnifiques jardins, de bosquets, de cabinets de verdure ouverts aux habitants de la capitale, qui en font le but de leurs parties de plaisir. En avant du palais est une belle statue de Philippe III, en bronze, qui fut envoyée de Florence, et pour laquelle Quevedo fit un sonnet célèbre entre ses célèbres poésies.

CHAPITRE XX.

1. Page 194. — Les Espagnols parlent toujours à la troisième

ACHEVÉ D'IMPRIMER,

POUR LE COMPTE DE M. LÉON BONHOURE, ÉDITEUR,

5, RUE DE FLEURUS, 5,

PAR CHARLES NOBLET, 13, RUE CUJAS, PARIS

LE 30 AVRIL M.DCCC.LXXXII

10. Page 231. — Quevedo interrompt ici, sans l'achever, l'histoire du *Buscon*. L'un de nos prédécesseurs, La Geneste, a ajouté de sa main et de son invention une terminaison en deux chapitres. J'ai fait comme La Geneste, mais en trois pages seulement, afin de relier la fin du roman à un épilogue emprunté, comme le prologue, à la célèbre fantaisie de Quevedo, *la Hora de Todos*. Ainsi, page 231, Pablo termine en quelques mots son récit; les Dieux délibèrent et remontent aux nuages. — Ces trois pages, introduites par le traducteur, sont accompagnées de guillemets à chaque alinéa.

ÉPILOGUE

11. Page 236. — Cet Épilogue est scrupuleusement traduit de la dernière séance tenue par les Dieux dans le vieil Olympe, à la fin de *la Hora de Todos*.

1. Page 238. — Texte : *Juno que vió Ganimedes al lado de su marido, que con los ojos bevia mas del copero que del licor, endragonada y enviperada dixo : O yo, ó este bardaxe hemos de quedar en el Olympo, ó he de pedir divorcio ante Hymeneo.....* Le Français dit *bardache*, l'Espagnol *bardaje*, l'Italien, *bagascione*, le Latin, *cinoedus puer meritorius*. C'est, dans cette famille d'expressions ignobles, la contre partie du « *bougre* »

2. Pages 239. — Texte : ... *Venus ahullando de dedos con castañetones de chasquido, se desgoverno en un rastreado* [1], *salpicando de cosquillas con sus bullicios los corazones de los Dioses. Tal zizaña derramó en todo el bayle, qui parecian azogados. Jupiter atendiendo à la travesura de la Diosa, se le caya la bava.....*

1. (*Rastreado*, pas de bal des plus lascifs.) Il est superflu d'en donner la traduction en langue vulgaire. « Cancan, » si l'on veut.

FIN DES NOTES.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVERTISSEMENT I

ÉTUDE PRÉLIMINAIRE. III

LETTRE de Charles Nodier au traducteur. XXXI

PROLOGUE.. 1

CHAPITRE I^er^. Dans lequel Pablo raconte ce qu'il est et d'où il vient. 15

II. Comment Pablo va à l'école et ce qui lui arrive. 20

III. Comment Pablo entre dans un pensionnat en qualité de domestique de don Diégo Coronel. 28

IV. De la convalescence de Pablo et de don Diego. Leur départ pour aller étudier à Alcala de Henarès. 42

V. Pablo fait son entrée à l'université d'Alcala. Des tribulations qu'il subit comme nouveau. . . . 52

VI. D'une gouvernante qui fut méchante et des malices que Pablo lui fit. 62

VII. Don Diego retourne à Ségovie; Pablo apprend la mort de ses parents at se fait une règle de conduite pour l'avenir. 78

VIII. Pablo se rend d'Alcala à Ségovie. Ce qui lui arrive vers Réjas où il passe la nuit. 82

IX. Pablo rencontre un poète aux approches de Madrid. 92

X. Pablo va de Madrid à Cerecedilla, où il couche, et de là à Ségovie, où il rencontre son oncle. . 98

XI. Pablo est parfaitement reçu par son oncle, qui le présente à ses amis. Il recueille son héritage et reprend le chemin de la capitale. 112

XII. Fuite de Ségovie. Une belle rencontre et une belle connaissance. 123

XIII. Pablo et le gentilhomme continuent leur chemin. L'histoire et les mœurs d'une bande d'hidalgos aventuriers. 129

XIV. Ce qui advient à Pablo le jour de son arrivée à Madrid. 137

j'étais au lit. Au récit de mon aventure, ils ſe mirent à ſe ſigner. « — Cela ne ſe ferait pas entre luthériens, diſait l'un; quelle méchanceté! — Le recteur, diſait l'autre, eſt bien coupable de ne pas les avoir empêchés. Connaiſſez-vous ceux qui étaient là? » Je répondis que je n'en connaiſſais pas un, et les remerciai de la compaſſion qu'ils me témoignaient. Ils ſe déshabillèrent, ſe couchèrent, ſoufflèrent la chandelle, et je me rendormis; il me ſemblait que je fuſſe avec mon père et mes frères.

Il était environ minuit, lorſque je fus réveillé par les cris de l'un d'eux. « Au voleur! diſait-il; on me tue! » J'entendis du côté de ſon lit des coups, des cris étouffés, et auſſitôt je levai la tête. « Qu'eſt cela? demandai-je. »

Je fus à peine découvert, que je ſentis tomber ſur mes épaules une grêle de coups de corde. Je criai, je voulus me lever; l'autre criait auſſi, mais j'étais le ſeul battu. « Juſtice de Dieu! » m'écriai-je.

Mais les coups pleuvaient ſur moi ſi menu, que je n'eus d'autre remède que de me réfugier ſous mon lit.

Auſſitôt que je fus à l'abri, j'entendis mes camarades de chambre qui criaient à leur tour; les coups continuèrent, et je penſai que quelque étranger s'était introduit parmi nous pour nous maltraiter de la ſorte. Pendant ce temps, celui qui était le plus près de moi monta ſur mon lit, y fit des ordures et le recouvrit. Puis, au bout d'un inſtant, les coups ceſſèrent; mes quatre camarades ſe levèrent et ſe mirent à crier : « C'eſt indigne, diſaient-ils, cela ne ſe paſſera pas ainſi. » Moi, j'étais toujours ſous mon lit, me plaignant comme un chien pris entre deux portes, et ſi ramaſſé que j'avais l'air d'être pris de crampes. Mes camarades firent mine de fermer la porte, et alors je ſortis d'où j'étais et je remontai ſur mon lit. Je leur demandai ſi on leur avait

CHAPITRE XXIII.

1. Page 227. — Textuellement, *trataba en vidas y era tendero de cuchilladas*. Matorral était un de ces assassins brevetés et patentés, dont le bras était à la disposition du premier venu, et l'instrument occulte de toutes les haines et de toutes les vengeances. Ce portrait complète une note précédente (4, chap. VIII) sur la passion de Quevedo pour les spadassins. Matorral est le modèle de la forfanterie et de l'impudence ; il est le digne pendant du Centurion de *la Célestine*.

2. Page 228. — Il n'y a pas, dit un vieux *refrain* espagnol, de meilleur chirurgien que celui qui est bien balafré : *No hay mejor cirujano que el bien acuchillado*.

3. Page 228. — *Demi-mesure*, *media azumbre*, la valeur d'un litre.

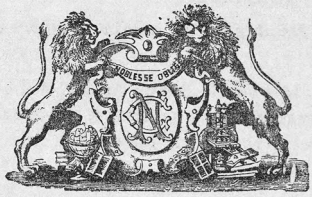
4. Page 228. — « Je vous le donne en dix, a dit madame de Sévigné, je vous le donne en cent, je vous le donne en mille. — Vous ne devinez pas?... Jetez-vous votre langue aux chiens? » Des souliers de goutteux pour visage ou mieux un visage en forme de soulier de goutteux, c'est un visage *acuchillado*, c'est-à-dire criblé dans tous les sens de coups de couteau, découpé, balafré, déchiqueté, haché. Un semblable visage pour un spadassin est l'application complète du proverbe que je citais tout à l'heure : *No hay mejor cirujano que el bien acuchillado*.

5. Page 228. — « Seïteur, seur compère, » traduction très euphonique de *Seidor, só compadre*, abréviation de : *Servidor, señor compadre*, ce qui signifie en bon français : Serviteur, seigneur compère. On ne me reprochera pas de n'être pas complètement littéral.

6. Page 229. — Nous avons vu dans un des premiers chapitres une expression semblable, *manger avec soif* : c'est-à-dire manger salé et de manière à exciter la soif; le texte dit ici : *carne y pescado con apetitos de sed*, viande et poisson avec des appétits de soif, c'est-à-dire épicés et salés à outrance.

7. Page 229. — *Asistente*. On nomme ainsi le principal magistrat de Séville; sa charge répond à celle d'alcade.

8. Page 229. — Domingo Tiznado, Gayon, Escamilla, Alvarez, bandits célèbres dans l'histoire de Séville.



CN° 1030

1085063